

lilou wimbée

SIMON SAYS

Solleyre

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
www.editions-eyrolles.com
contact@solleyre.com

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Solleyre, une marque des éditions Eyrolles, 2025
ISBN : 978-2-38667-000-8

lilou wimbée

SIMON SAYS

Solleyre

À ma famille de cœur

Chapitre 1

This Is How I Disappear
My Chemical Romance



26 octobre 2009

Le problème quand j'essaie de gérer mon stress, c'est que la plupart du temps, ça ne marche pas vraiment. Ou alors juste assez pour me donner un tout petit peu plus d'énergie, que je consacre immédiatement à angoisser davantage.

Ces temps-ci, un rien suffit à me tordre le ventre. On ne va pas se mentir, le « rien » en question concerne quasi systématiquement les cours. Ma solution la plus efficace face à cette panique, ce sont mes rituels du matin. Dans ces moments-là, je me sens vraiment bien. Mais depuis quelques semaines, il y a de moins en moins de choses qui me font me sentir bien.

Ce matin donc, j'applique du vernis noir sur mes ongles en écoutant de la musique à fond, écouteurs bien enfoncés dans les oreilles. Je me suis étalé sur la table à manger entre les restes de mon petit déjeuner et un de mes manuels de cours, abandonné à côté de moi. Je suis bien trop concentré sur mes ongles pour vouloir en apprendre plus sur la révolution américaine et nos Pères fondateurs.

— Mais Simon, enfin ! Qu'est-ce que tu fais encore là ? Tu vas être en retard !

Je sursaute. Je n'avais pas entendu ma mère entrer dans la pièce. Pris de court, je lui réponds bêtement :

— Je me mets du vernis.

— Encore ?

Elle pose son panier de linge propre sur un coin de la table d'un geste sec. L'odeur trop forte de lavande rend celle du vernis presque nauséabonde. Je prends le risque de retirer un écouteur, mais en voyant la moue de ma mère, je regrette immédiatement.

C'est ça le truc avec mes parents : ils refusent que je porte du vernis. Ils refusent d'y voir l'opportunité pour moi d'arrêter de me ronger les ongles, de m'occuper alors que mon cœur palpite. Ils refusent que je puisse *aimer* en porter, un point c'est tout.

— J'en ai pas mis depuis au moins un mois, je souffle, c'est pas la fin du monde non plus.

Je reporte mon attention sur la vidéo qui joue sur mon téléphone : la chanson *This Is How I Disappear* de My Chemical Romance, mon groupe préféré, accompagnée de ses paroles. Je ne sais pas vraiment pourquoi, elle me parle beaucoup. J'ai accroché dès sa sortie. Mais difficile de me concentrer dessus avec ma mère qui plie le linge juste à côté de moi. Je perçois son irritation dans tous ses gestes.

Au bout de trois t-shirts pliés, elle plaque sa main contre sa cuisse, ce qui me surprend assez pour que je fasse déraiper le pinceau. Mon pouce est tout noir, maintenant. Je peste en essayant de gratter le surplus de vernis.

— Tu vas te mettre en retard avec tes bêtises ! Isaac, dis quelque chose !

Je relève la tête vers mon père qui est dos à nous, assis sur le canapé. Il boit son café devant une chaîne d'infos en continu qui diffuse un reportage sur le retrait des troupes en Irak.

— Écoute ta mère, Simon, lance-t-il par-dessus son épaule. Tu sais ce qu'on pense de ça.

— Et j'ai pas besoin de le réentendre... je maugrée en ignorant mon pincement au cœur.

— Tu vas te faire remarquer, ajoute ma mère. Déjà ta couleur, c'est très limite. Alors le vernis...

Elle m'adresse un vague geste de la main, de mes cheveux bleus jusqu'à mes ongles noirs, et je prends sur moi pour ne pas lever les yeux au ciel. Je refuse d'entendre une nouvelle avalanche de reproches. Je me lève d'un coup, les mains à plat sur la table ; ma chaise manque de basculer. Je la rattrape juste à temps, en faisant bien attention à ne pas abîmer mon vernis, et sors de la pièce tout aussi rapidement.

Je ne veux pas entendre la fin de sa phrase. Je sais ce qu'elle va dire, et je ne peux plus l'encaisser.

« On dirait que tu es gay. »

Merci, maman, ça fait plaisir de te savoir toujours aussi ouverte d'esprit.

Mes parents ne prennent même pas la peine de me retenir. Je crois qu'ils sont habitués à me voir sortir en trombe dès qu'une conversation m'irrite. Et de toute manière, ça doit bien les arranger que je me motive à bouger pour ne pas rater ma première heure de cours.

Dans ma fuite, mes écouteurs se sont arrachés de mes oreilles. J'entends ma mère soupirer. J'ai arrêté de compter le nombre de soupirs qu'elle pousse en une journée par ma faute.

On me dit souvent que je ne devrais pas me braquer aussi rapidement. Mes parents surtout, ma sœur parfois. Mais c'est plus fort que moi. Recevoir des déclarations comme ça en plein dans la figure, je crois que personne n'apprécie.

Surtout quand on est comme moi : un ado gay encore dans le placard.

Surtout quand, comme moi, on hésite encore à faire son coming out.

Je monte à l'étage et ouvre brusquement la porte de ma chambre, que je retiens au dernier moment pour éviter qu'elle claque contre le mur. Ça serait la goutte d'eau pour ma mère, et je n'ai aucune envie de gérer une dispute si tôt dans la semaine.

Je trébuche contre un carton et jure à voix basse en l'envoyant valser d'un coup de pied. Ça fait plus d'un mois qu'on a emménagé ici, et pourtant plusieurs cartons traînent encore dans ma chambre. Ils contiennent surtout des vêtements d'hiver trop chauds pour la saison, alors je me suis dit que j'avais le temps de les sortir. J'ai peut-être été un peu trop relax sur le coup.

Sans perdre une minute de plus, je m'empresse de rejoindre ma chaîne hi-fi et y insère le premier CD que je trouve : *A Fever You Can't Sweat Out* de Panic! at the Disco.

Je souris en entendant les premières notes de l'introduction, mais passe les pistes pour arriver jusqu'à la dixième. C'est la chanson la plus connue, celle que j'adore mettre à fond, rien que pour contester la règle de mes parents : « Ne pas embêter le voisinage avec mes chansons trop violentes. » Ça me fait bien rire.

Je pose la pochette du CD sur mon meuble et, avec un grand sourire, j'augmente le son, chantant les paroles en m'époumonant sur la phrase la plus provocatrice : *What a shame the poor groom's bride is a whore.*

Ma mère me crie depuis le rez-de-chaussée de surveiller mon langage. Je lui réponds par un « désolé » faussement sincère et baisse légèrement la musique avant de me diriger vers mon bureau, où je pose mon portable. Lui aussi, il me rappelle le déménagement. Mes parents me l'ont offert comme une espèce de lot de consolation juste avant de partir

de New York. C'était une façon pour eux de se racheter, de faire en sorte que je leur pardonne de m'avoir arraché à tous mes repères. J'aurais cent fois préféré garder mon vieux téléphone à clavier et rester chez moi avec ma sœur plutôt que d'avoir un de ces iPhone dernier cri dont tout le monde parle depuis leur sortie.

Mes doigts passent contre la petite boîte à bijoux devant moi. Elle appartenait à Noa, ma sœur aînée, mais elle me l'a offerte juste avant notre départ. Je crois qu'elle avait peur que j'arrête de penser à elle en arrivant ici. Elle a eu tout faux.

J'ouvre la boîte en bois sombre, récupère les deux seules bagues que je possède – un simple anneau argenté et un lien en cuir – et les glisse sur ma main droite. Puis je fixe d'un œil expert chaque paire de boucles d'oreilles et opte pour les plus discrètes. J'ai déjà assez énervé ma mère avec le vernis, je ne vais pas en rajouter une couche avec des bijoux trop voyants à son goût. Je l'entends déjà se plaindre : « Un trou, c'est déjà bien. Mais maintenant tes oreilles ressemblent à des morceaux de gruyère ! Et tu les mets bien en évidence, en plus. Mon Dieu, j'espère que tu ne vas pas te faire remarquer dans la rue, Simon. »

Mes parents ont un réel problème avec l'idée de se faire remarquer. Le plus important, c'est que j'assume, non ? Puis franchement, avoir quelques trous dans les oreilles – au total quatre à gauche et trois à droite –, ça ne regarde que moi. Je me fiche pas mal de ce que les gens autour de moi en pensent.

Ma chaîne avec mon pendentif de l'étoile de David reste au fond de la boîte, emmêlée entre mes boucles d'oreilles. J'effleure du bout des doigts la plaque militaire de mon grand-père que je porte autour du cou, referme délicatement la boîte à bijoux puis enlève le bandana que j'avais coincé sur mon front. Quelques mèches bleues reprennent leur place

initiale. J'essaye de les dompter du mieux que je peux tout en allant récupérer mon sac de cours laissé en vrac sur mon lit. À l'intérieur, quelques cahiers à spirale sont serrés les uns contre les autres, et à côté de ma vieille trousse sur laquelle j'ai dessiné au marqueur les logos de mes groupes préférés, j'aperçois le coin de mon paquet de cigarettes. Ça aussi, c'est une bonne façon de me détendre quand je stresse trop.

Depuis le rez-de-chaussée, j'entends ma mère me crier de me dépêcher. Je soupire un grand coup, cours éteindre ma chaîne hi-fi, attrape mon téléphone, et quitte ma chambre dans un même élan.

Après avoir dévalé les escaliers, j'enfile mes Converse abîmées et ma veste en cuir, mon vêtement le plus précieux. À tous les gens qui pensent qu'une veste en cuir ne peut pas vous rendre plus heureux : vous vous trompez totalement.

J'attrape mes clés laissées dans le vide-poches, lance à mes parents que je suis parti, et après une grande inspiration, j'ouvre la porte d'entrée.

Et là, derrière les palissades blanches, juste à côté de la boîte aux lettres, Mugi m'attend.

Chapitre 2

Soul Meets Body
Death Cab for Cutie



26 octobre 2009

- **P**urée, Simon, j'ai cru que tu t'étais pas levé !
- C'est le contraire, justement. Je me suis levé méga tôt.
- Mugi range son téléphone dans sa poche de veste en jean et réajuste la bretelle de sa housse de guitare sur son épaule. J'ai à peine le temps de le rejoindre qu'il commence déjà à se diriger vers le lycée en pressant le pas. Je le rattrape en trois grandes enjambées.
- On va être méga en retard, surtout, siffle-t-il.
- Même pas. On va arriver pile à l'heure, tu vas voir.
- Pour une fois que je t'attends pour qu'on fasse la route ensemble, en plus !
- Quoi, t'es au lycée à quelle heure quand tu pars tout seul, d'habitude ?
- Je sais pas, un quart d'heure avant le début des cours, un truc comme ça ? Tu sais jamais ce qui peut se passer, il pourrait y avoir un problème sur le chemin, ou bien un changement de salle dont je suis pas au courant...
- T'aurais pas tendance à un peu trop penser au pire tout le temps, toi, par hasard ?
- Mugi me jette un regard amusé.

— Bienvenue dans la vie d'un gars anxieux.

Ça me fait rire. Je lui donne un léger coup de coude, mais ne pipe pas mot quand il me dit d'avancer plus vite.

Mugi est un de mes nouveaux amis. On s'est rencontrés le jour de la rentrée. Même s'il est timide et qu'il a mis du temps à m'accorder sa confiance, moi, je n'ai jamais eu de doute : je savais qu'on allait bien s'entendre dès le premier sourire échangé.

Tout en continuant mes grandes foulées, je passe mon sac à dos sur mon torse et fouille son contenu à la recherche de mon paquet de cigarettes. J'ai envie de fumer depuis que je les ai aperçues tout à l'heure. J'en récupère une, puis enfouis ma main dans ma poche de veste pour extirper mon briquet, remarquant au passage le regard de Mugi sur moi. Le soleil timide qui passe entre les feuilles d'arbre se reflète sur sa peau et dans ses yeux noisette, leur donnant un éclat doré.

— Je comprends toujours pas comment tu peux fumer alors que tu fais du basket, lance-t-il.

Je hausse les épaules, cigarette allumée entre les lèvres.

— Je sais pas, je suis plein de contradictions, j'imagine.

— Tu contiens des multitudes, comme dirait l'autre.

— Par pitié, dis-je en expirant toute la fumée, commence pas à citer du Whitman dès huit heures du mat' !

— Je me venge de ton retard, glousse-t-il. Et puis je dois réviser des citations pour le cours de littérature...

— Intello.

Mugi marque un temps d'arrêt, lève les yeux vers moi avec un air faussement choqué et me pousse à l'opposé du trottoir. J'éclate de rire en titubant sur plusieurs mètres.

— C'est comme ça que tu me remercies de t'avoir attendu ! s'esclaffe-t-il.

— Pardon, c'était une blague.

— J'espère bien. Enfin bref, avant que j'oublie, je voulais te donner quelque chose...

Il sort de sa poche de veste un petit dépliant qu'il me tend. Je l'attrape, intrigué. Sur la première page figure la photo d'un bâtiment, au-dessus de la porte duquel est accroché un drapeau des fiertés, ainsi que l'inscription « Centre LGBT+ de Chicago ».

— C'est quoi ?

— Je sais pas si tu te souviens, je t'en avais parlé à la rentrée... Ma mère est bénévole là-bas. Elle s'occupe de la bibliothèque.

— Oh, ouais.

Ça me revient : quand on est rentrés ensemble le premier jour de cours, Mugi a tout de suite relevé le badge du drapeau des fiertés accroché sur mon sac. Je me rappelle qu'il a mentionné un endroit où il allait de temps en temps avec sa mère : un centre d'accueil qui servait aussi de refuge pour les jeunes n'ayant nulle part où aller après un coming out qui a mal tourné. Je m'étais tout de suite demandé si je finirais là-bas, si un jour mes parents apprenaient que j'étais gay. Mais je ne pense pas ; au cas où ça tournerait mal, j'ai prévu de retourner à New York et rester là-bas avec Noa. Il faudra que j'ose lui faire mon coming out, à elle aussi. C'est un peu déprimant de me dire que j'ai déjà un plan tout tracé en cas d'urgence.

— J'y suis enfin retourné ce week-end, m'explique Mugi, alors j'ai pu prendre un dépliant. Je me suis dit que ça pouvait t'intéresser. Y a les dates des prochains cercles de parole si ça te dit d'y aller ! Pour soutenir ou pour être soutenu, ou les deux, comme tu veux.

— T'y es déjà allé, toi ?

— Moi ? Non. La plupart des groupes sont en mixité choisie, donc les alliés n'y ont pas vraiment leur place.

Si j'avais besoin d'une preuve que Mugi ne fait pas partie de la communauté, la voilà. J'essaye de ne pas faire de fixation dessus. Qu'est-ce que ça peut me faire, après tout ? On est amis, rien de plus.

Même si je ne peux pas nier que ses cheveux en pagaille, son sourire en coin et son air littéraire m'ont un peu fait craquer, à la rentrée. Mais ça non plus, je m'efforce de ne pas trop y penser.

— Je me vois mal y aller tout seul, mais merci. J'y songerai.

Je range le dépliant soigneusement dans mon sac. Ça me fait tout drôle de parler de mon homosexualité avec quelqu'un. Quand j'étais au collège, je préférais ne pas aborder le sujet avec mon groupe de potes. Je voulais rester discret ; trop de leurs parents connaissaient les miens, et à la moindre gaffe, ils auraient pu m'*outer*.

Et puis, j'ai aussi appris à la fermer quand la moitié de mes amis m'ont lâché après avoir appris que j'avais un copain. On n'est pas sortis ensemble longtemps, juste assez pour que des rumeurs commencent à courir. Juste assez pour que je me retrouve tout seul comme un con. Parfois, je me demande si ce n'était pas une excuse pour se débarrasser de moi. Je me suis toujours senti comme la cinquième roue du carrosse, avec eux. Le mec de trop.

Devant nous, les briques rouges de notre lycée se distinguent. Les parterres à l'avant sont presque vides, et il ne reste plus qu'un seul bus scolaire jaune vif garé devant. En découvrant ça, Mugi redouble d'énergie. Je suis obligé d'abandonner ma cigarette à moitié finie parce qu'il me tire derrière lui sans vergogne jusqu'à l'entrée principale. Pour un mec qui déteste le sport, il m'a quand même l'air d'avoir pas mal d'endurance, vu le rythme auquel il marche depuis un quart d'heure.

On arrive à l'intérieur au moment précis où la sonnerie retentit. Mugi cache un juron dans son soupir et se met à courir jusqu'à notre salle de vie de classe. La housse de guitare encore sur son dos s'agite dans tous les sens. Je le suis sans pouvoir empêcher un sourire amusé de s'étirer sur mes lèvres.

Mugi entre dans la salle en premier et fonce au dernier rang. C'est un miracle que nos places habituelles soient encore libres – tout le monde se rue dessus, en temps normal. Je crois que Louane et Akane nous les ont vaillamment gardées.

— Mugi qui arrive *pile* à la sonnerie ? s'exclame justement Louane en récupérant son sac qui reposait sur la table de derrière. C'est du jamais vu, ça.

— C'est la première et dernière fois que ça m'arrive, siffle-t-il, essoufflé par sa course.

Je me glisse derrière mon bureau en adressant un petit sourire à Louane et Akane, mes deux autres amies. Elles et Mugi sont inséparables. Ils se connaissent depuis la maternelle et ne se sont pas quittés depuis.

Enfin, j'ai un peu l'impression que c'est le cas de tous les élèves de ce fichu lycée. Tout le monde se rencontre à trois ans et se voit grandir jusqu'à la remise des diplômes. Quand j'ai débarqué à la rentrée, j'ai eu l'impression d'être une bête de foire. La nouveauté fait parler, ici. Et on ne peut pas dire que mes cheveux colorés m'ont aidé à passer inaperçu.

Mais je n'ai pas à me plaindre. Sans mes cheveux, Akane ne m'aurait jamais vu entrer dans notre salle de vie de classe le premier jour, et jamais elle ne m'aurait proposé de m'asseoir avec eux. Elle m'a tout de suite intégré au groupe. Quoi qu'en disent mes parents, ça a du bon de se faire remarquer.

— Pourquoi t'as apporté ta guitare ? demande Akane à Mugi.

Elle s'est tournée vers nous, dos au tableau, de courtes mèches blondes tombant devant ses yeux.

— Je file à mon cours de guitare juste après le lycée. J'ai changé d'horaire. Bref, tu peux me passer les réponses des exos de maths ?

— Je les veux bien moi aussi, j'ajoute.

— Non mais je rêve ! s'esclaffe-t-elle.

— S'il te plaît !

Mugi plaque ses deux mains devant lui, la tête baissée. Louane et Akane gloussent ensemble.

— Tu me passes tes fiches de révision pour l'histoire en échange ?

— Vendu !

Mon ventre se serre en entendant parler d'histoire. On a un contrôle de connaissances en fin de semaine, et je galère toujours autant à retenir toutes les dates.

— Et toi Simon, j'ai le droit à quoi en échange ? me demande Akane avec un air malicieux, déjà en train de passer son cahier à Mugi.

— Ma reconnaissance éternelle ?

Elle hausse les épaules.

— Ça passe pour cette fois.

Au même moment, notre prof entre dans la salle. Cheveux décoiffés, lunettes à moitié de travers et chemise non rentrée dans son pantalon... lui non plus n'a pas dû partir à l'heure de chez lui. Je me penche vers Mugi.

— Tu vois, on n'est pas les plus en retard, dis-je avec malice.

Sans lever le nez du cahier d'Akane, il m'adresse un coup de coude taquin. Mes amies se retournent vers le prof quand il nous demande de nous lever pour le serment d'allégeance. En balayant la salle du regard, j'observe mes camarades placer une main sur leur cœur, la posture droite et le regard fixé sur le petit drapeau au-dessus du tableau. Moi, je garde

les mains dans mes poches et ne marmonne le serment qu'à moitié.

Dès qu'on se rassoit, Louane se retourne vers nous. Sa queue-de-cheval manque de fouetter Akane, qui la dévie au dernier moment d'un geste de la main.

— Les gars, j'ai une grande nouvelle, chuchote-t-elle.

— Ah ouais ?

Je l'écoute à moitié. Le prof a commencé l'appel, et je fais gaffe à ne pas rater mon nom. Je suis plutôt en haut de l'alphabet, Drew, alors mon tour arrive assez rapidement. Je lève la main et reporte mon attention sur Louane.

— Vous voyez la soirée d'Halloween que Janet organise ?

Janet n'est autre que la capitaine de l'équipe de cheerleading du lycée. Louane la vénère.

— Taku fait que m'en parler depuis deux semaines, ouais, répond Akane, blasée. Il veut prévoir un costume en duo avec Erwin.

À mon avis, si Louane et Akane sont devenues amies, c'est entre autres parce que leurs frères aînés sont inséparables. Elles se sont connues à force de voir l'un traîner chez l'autre, c'est sûr.

— Eh ben devinez quoi : elle invite toute l'équipe ! Ça veut dire qu'on peut y aller nous aussi !

— Sérieux ? lance Mugi avec des étoiles dans les yeux.

— Louane ! Envie de partager votre conversation passionnante avec le reste de la classe ?

Celle-ci fait volte-face, le bout de ses oreilles rougissant. Je réprime un rire lorsqu'elle s'excuse auprès de notre prof.

Une soirée d'Halloween, hein ? Ouais, pourquoi pas. Ça pourrait être amusant.



Une fois la porte battante fermée derrière moi, je m'auto-rise à reprendre ma respiration. C'est devenu mon quotidien d'aller me réfugier dans les toilettes dès que la sonnerie de notre pause-déjeuner retentit. C'est une question de vie ou de mort, et j'exagère à peine : quand je sors de cours et que je fais face à un couloir bondé, une vraie marée humaine, mon cœur est à deux doigts d'exploser.

C'était encore pire au début de l'année, j'avais l'impression que tout le monde me fixait et parlait derrière mon dos. Ça va un peu mieux maintenant, surtout lorsque mes amis sont avec moi, mais je ne peux empêcher mes épaules de se crispier chaque fois que j'entends quelqu'un rire derrière moi. J'ai toujours peur que ça me soit adressé.

Du coup, je me retrouve à squatter les toilettes. Ici, je n'entends presque plus la cacophonie des couloirs, qui devient juste un bourdonnement désagréable.

Face au miroir, je fixe mon reflet et en profite pour passer une mèche rebelle derrière mon oreille. Mes piercings brillent sous la lumière froide des néons.

Une fissure étoile le coin inférieur droit de la glace. J'ai l'impression qu'elle s'agrandit de jour en jour. Je ne sais pas comment c'est possible. Sûrement quelqu'un qui s'amuse à vandaliser les toilettes. Ça ne serait pas la première fois.

Sans lâcher mon reflet des yeux, je triture le badge qui se trouve dans la poche de ma veste. Je le retire tous les jours de mon sac avant de rentrer à la maison. Il repose à côté de mon briquet. Cette poche, c'est le repaire des choses que je n'assume plus dès que je passe le seuil de chez moi.

Avec mon retard de ce matin, je n'ai pas eu le temps de raccrocher mon badge à mon sac. Je le sors. J'arrête de me mordiller la lèvre en lisant les mots écrits dessus : *GAY & FIER*, en majuscules noires, au-dessus d'un drapeau des fiertés aux couleurs vives. Je l'ai trouvé à la marche des fiertés de

New York l'année dernière, il gisait sur le trottoir juste à côté de la foule qui regardait passer le cortège.

Un sourire se dessine sur mes lèvres sous l'effet des images qui me reviennent en mémoire : la joie de toutes les personnes autour de moi, les enceintes qui diffusaient des chansons entraînantes ; ça vibrait dans mon cœur, au son de l'affirmation, de l'amour, et du bonheur de montrer sa véritable identité sans peur du jugement.

J'aimerais pouvoir l'appeler ma première marche des fiertés, mais disons que je n'ai pas eu le courage d'y assister *réellement*. Je n'ai fait que tracer mon chemin le long de la Septième Avenue en gardant un œil attentif sur la foule.

La vérité, c'est que ce jour-là, je ne me suis aventuré en ville que parce que je savais que mon copain y était, et comme il ne répondait plus à mes appels, je savais aussi que c'était le seul moment où le trouver pour rompre. Ce qui était un peu bête, en y repensant. Comment parvenir à retrouver quelqu'un dans une foule si dense ? J'ai vite abandonné mes recherches, et à la place, je suis tombé sur mon badge.

Je secoue la tête pour évacuer tous ces souvenirs, puis attrape mon sac à dos. Je le pose contre les lavabos et pique le badge dans le tissu rouge de la poche avant.

Avant d'arriver ici, je n'avais jamais osé l'accrocher nulle part. Je ne me voyais pas m'afficher si ouvertement. Mais je me suis dit que cette année était la bonne. Après tout, je ne connaissais personne, j'étais dans un tout nouvel environnement, et tout le monde allait bien devoir apprendre à me connaître d'une manière ou d'une autre. Et je suis vraiment prêt à être *out* au lycée. Je n'ai plus peur. Qu'on l'apprenne en me parlant ou par le biais d'un badge, ça m'est égal. La seule chose à laquelle je dois faire attention, c'est le décrocher à chaque fois que je rentre chez moi pour le cacher à mes parents.

Une chasse d'eau s'enclenche. Un élève sort d'une cabine et se dirige vers le lavabo à côté de moi ; je fais mine d'être occupé à chercher quelque chose dans mon sac. Mais alors que je pense échapper à toute interaction, mon regard plonge dans le miroir et croise celui du garçon. Il baisse les yeux tout de suite et tombe sur mon badge. Son visage se crispe. Il me rappelle celui de ma mère lorsque je lui parle d'une de mes nouvelles « folies », comme elle dit.

Je soutiens son regard, les épaules bien droites. Il finit par s'éloigner en secouant la tête.

Je me détends. J'ai échappé au pire.

Je prends une grande inspiration. Il est temps de rejoindre la cafétéria. Je sors des toilettes, soulagé de voir que les couloirs sont bien moins remplis que lorsque je suis sorti de cours.

La cafétéria n'est pas très loin. Je m'y rends rapidement, attrape un plateau rouge, et sors mon portable en patientant dans la queue du self. Louane m'a envoyé un message pour me prévenir qu'ils avaient pris une table à l'extérieur. Le temps commence à se rafraîchir, mais en gardant notre manteau, on peut encore improviser des pique-niques.

Après avoir payé mon repas, je file à l'extérieur, repère tout de suite mes amis et me glisse à côté de Louane.

— Yo! Akane et Matías sont pas encore là?

— Ils sont coincés en TP de SVT, me répond-elle en décalant son plateau. Ils vont pas tarder.

C'est journée tex-mex à la cafet aujourd'hui, ce qui se résume à un chili con carne, et des nachos si on est chanceux.

Mugi attrape une chips au maïs et me lance un sourire.

— Louane tient plus en place, elle a passé tout le cours de littérature à faire une liste de costumes pour la soirée.

— Sérieux?

— Mais les gars ! Ça devient urgent, là ! On a moins d'une semaine pour se décider !

Elle pose son sac de cours sur ses genoux et farfouille à l'intérieur pour trouver sa liste. Au même moment, Akane pose son plateau à côté de Mugi, suivie de près par Matías, qui s'installe à côté de moi.

— Je vous jure, je vais leur apprendre ce que c'est la vraie cuisine mexicaine, c'est quoi ça ? maugrée-t-il en repoussant son plateau.

— Bonjour à toi aussi, je glousse.

Matías relève les yeux vers moi et m'adresse un sourire éclatant.

— Akane m'a dit que t'avais failli mettre Mugi en retard ce matin, tu cherches les ennuis ou quoi ?

Je lève les yeux au ciel, faussement indigné.

Matías, c'est mon meilleur pote. Ça a été un coup de foudre amical entre nous deux, il n'y a pas d'autre mot. Louane m'avait rapidement parlé de lui, ils se connaissent depuis la primaire, eux aussi, mais on s'est officiellement rencontrés aux sélections pour l'équipe de basket du lycée et on ne s'est pas quittés depuis. C'est simple : Matías a tout de suite agi comme si on était des amis de longue date.

Avant de débarquer dans ce lycée, je pensais que me faire des amis allait être une tâche éreintante ; au bout du compte, je crois m'en être plutôt bien sorti.

— Ça va, je me suis fait pardonner, dis-je en piquant une chips sur son plateau.

— Nan mais sers-toi, je t'en prie !

— Quoi ? Tu te plains, alors j'ai cru que t'allais pas les manger !

— Tu viendras manger au resto de mon père, après ça tu pourras plus avaler ce qu'on te sert ici.

— Je confirme, lance Akane.

— Bref! Bonjour! nous coupe Louane. On peut revenir au sujet du jour, s'il vous plaît?

— De quoi?

— La fête d'Halloween de Janet! On est invités. Donc : costumes.

— Si c'est que ça!

Matías pioche dans son chili en réprimant un rire. Il adore taquiner Louane – enfin, vu les regards niais qu'il lui lance chaque fois qu'ils traînent ensemble, je pense surtout qu'il est totalement amoureux d'elle. Il ne trompe personne.

Louane n'entre pas dans son jeu. Elle pose la liste à plat sur la table en bois recouverte de graffitis. J'essaye de lire ce qu'elle y a écrit.

— Je me disais qu'on pouvait faire un costume groupé, explique-t-elle. Parce que je nous connais, sinon, Matías va encore arriver avec son maillot de basket, Mugi va faire une référence à un livre que personne ne comprend, et Akane et moi on va mettre tellement longtemps à s'accorder qu'on va rater la soirée.

— Mais j'ai eu un nouveau maillot des Bulls pour mon anniv! se plaint Matías.

— Et l'année dernière j'étais en John Bender de *Breakfast Club*, renchérit Mugi. C'était pas une référence à un livre.

— J'adore ce film, j'ajoute.

Mugi me sourit en retour.

— Enfin quelqu'un qui me comprend !

— Donc vous êtes contre un costume groupé? demande Louane en faisant la moue.

— Mais non, on est pour! lance Akane.

Son regard nous dit qu'on n'a pas intérêt à discuter. Akane a tendance à défendre Louane bec et ongles. Je hausse les épaules et continue de manger en laissant Louane nous faire la liste de ses idées. Ça va des X-Men jusqu'aux personnages

de Mario, et je finis par mettre mon véto quand elle parle des Power Rangers. Mugi et Matías ont craqué avant moi.

— T'as pas des trucs un peu plus simples ? je demande.

— Ben... dit-elle en retournant sa feuille. J'avais pensé à Scooby-Doo, sinon.

— C'est sympa, ça ! réagit Akane. Tu pourrais être Daphné, t'as déjà la même coupe de cheveux qu'elle.

— C'est ce que je me suis dit ! Puis les costumes sont assez simples, on peut piocher dans tous nos placards, ça nous évitera de dépenser une fortune au Party City.

Louane sort un crayon de son sac, quoique vu sa taille on dirait plus un tronc d'arbre miniature qu'un crayon, avec un gros pompon rose au bout, puis commence à prendre des notes. Elle prend ça très au sérieux, quand même.

— Moi ça me va, dis-je. Qui veut faire qui, alors ?

— Preum's pour Véra ! intervient Akane. C'est mon personnage préféré.

— Pourquoi ça m'étonne pas ? la taquine Matías.

Akane l'envoie balader d'un coup de main. Je réprime un rire.

— Et vous les garçons ? nous demande Louane.

Je hausse les épaules.

— Tout me va. Par contre, je vote pour que Matías soit Fred.

— Quoi ? ! Mais ce mec est trop chiant !

Oui, mais il est amoureux de Daphné. Je me retiens de le dire – je suis obligé de me pincer les lèvres pour que ça ne sorte pas.

— Bah ! Tu veux pas être mon copain ? lance Louane avec la plus grande innocence du monde.

Matías pique un fard. Je suis à deux doigts d'éclater de rire.

— Mais non, c'est pas ça !

— Preum's pour Sammy, je me dépêche de dire.

— Et moi pour Scooby! enchaîne Mugi.

On échange un regard complice. À côté de moi, Matías pousse un long soupir résigné.

— OK, vous avez gagné. Il faudra m'aider pour la tenue, par contre. J'ai rien de tout ça chez moi. Et je dis non pour la perruque!

— Ouais, on va abandonner les perruques, je crois, renchérit Akane. J'ai pas envie d'en porter une toute la soirée non plus.

— Marché conclu, dit Louane en finissant d'écrire quelque chose sur sa feuille.

Elle repose son crayon rose sur la table, un sourire satisfait sur les lèvres.

— On s'appelle ce soir pour mettre en commun ce qu'on a chez nous, OK?

On lui présente des pouces en l'air. Au même moment, quelqu'un s'assoit à côté d'Akane. Il arrive si rapidement que je mets un moment avant de le reconnaître.

— Salut les d'jeuns!

— Salut Taku, lance Louane sans quitter des yeux sa feuille.

Akane se décale pour laisser une place à son frère et lève les yeux au ciel.

— T'as pas d'autres gens à aller emmerder?

— Non. Vous faites quoi?

Taku s'accoude contre la table et pioche dans l'assiette de sa sœur, un sourire espiègle aux lèvres. C'est fou comme Akane et lui se ressemblent : mêmes cheveux blonds, mêmes yeux bruns, même façon de sourire.

— On réfléchissait à nos costumes pour la soirée d'Halloween, lui explique Louane. Vous avez trouvé avec Erwin?

— Non, c'est toujours en cours de réflexion.

— Il est où, mon frère, d'ailleurs ?

Taku pointe du menton le terrain de football juste à côté, et sans prévenir, il fiche deux doigts dans sa bouche pour siffler bruyamment. Au loin, je vois une tête familière se tourner vers nous. Akane plaque ses mains contre ses oreilles.

— Mais depuis quand tu sais faire ça, toi ?! râle-t-elle.

— C'est Cheryl qui m'a appris, répond-il non sans fierté.

Quelques secondes plus tard, Erwin, le frère de Louane, arrive vers nous en trotinant. Il porte une veste aux couleurs du lycée sur les épaules, sûrement piquée à Taku. J'ai souvenir qu'il fait partie de l'équipe de natation.

— Salut, dit-il en s'installant à côté de sa sœur.

— Tu te rends compte qu'ils vont à la soirée de Janet ? lui lance Taku.

Erwin remonte ses lunettes sur son nez et prend un air dépité.

— M'en parle pas, j'en reviens pas que ma *petite* sœur se retrouve aux mêmes soirées que moi.

— Non mais si c'est pour faire vos grands frères relous, allez voir ailleurs ! s'esclaffe Louane en repoussant son frère.

Mugi, Matías et moi regardons la scène avec amusement. Il ne manque plus que le pop-corn et on se croirait au cinéma. Les filles continuent de parler avec leurs frères, pendant qu'on démarre une conversation en parallèle sur ce qu'on a fait ce week-end. J'écoute les deux discussions d'une oreille distraite. Louane propose à Taku et Erwin de se déguiser en Bert et Ernie, ce qui ne manque pas de les faire râler, tandis qu'à ma gauche, Matías parle d'un nouveau jeu qu'il a acheté pour sa PS3.

Au bout d'un moment, j'entends la sonnerie retentir au loin. Je récupère mon plateau en même temps que Matías et Mugi, et les filles nous rejoignent après avoir salué leurs frères.

On se dirige ensemble vers notre salle, pour le seul cours qu'on a en commun de la semaine. Et heureusement que mes amis sont là pour me soutenir; je ne sais pas si j'arriverais à survivre à une heure de maths tout seul. Surtout juste après manger. Ça serait devenu mon heure de sieste officielle.

Mugi marche à côté de moi, et à chaque pas, son épaule effleure mon bras. Différence de taille.

Ça me fait sourire plus que ça ne le devrait.